

EURIPIDE

IPHIGÉNIE EN TAURIDE

Traduction de René Biberfeld

IPHIGÉNIE

Pélops, fils de Tantale, venu à Pise avec
Ses véloces cavales, y prit pour femme la fille d'Enomaos,
Qui a mis Atrée au monde ; Atrée a eu deux fils,
Ménélas et Agamemnon dont je suis née,
Ainsi que de la fille de Tyndare, moi, Iphigénie,
Que, près de l'Euripe incessamment fouetté par des vents
Tourbillonnants qui font tourner les courants sur la mer bleue,
Son père a immolée, du moins il l'a cru, à cause d'Hélène,
À Artémis, dans les fameux vallons d'Aulis,
C'est là que le roi Agamemnon a réuni
L'armée grecque avec ses mille vaisseaux,
Il voulait conquérir la couronne de la victoire
Pour les Achéens, et venger l'abject enlèvement
D'Hélène, afin d'obliger Ménélas.
Des vents terribles rendaient la navigation impossible,
Il en vint aux victimes brûlantes, et Calchas dit ceci :
"Ô toi qui conduis l'expédition des Grecs,
Agamemnon, jamais navire ne quittera le port,
Avant qu'Artémis ne voie ta fille immolée
Sur son autel ; ce que l'année produirait de plus beau, tu as
Jadis promis de le sacrifier à la déesse qui porte le flambeau.
Ton épouse, Clytemnestre, dans son palais, a mis une fille
Au monde (le plus beau produit, c'était moi, d'après lui)
Tu dois la sacrifier". Ulysse a trouvé une astuce
Pour m'enlever à ma mère : je devais épouser Achille.
Arrivée à Aulis, pauvre de moi, j'ai été soulevée
Au-dessus de l'autel, on allait m'égorger,
Quand Artémis m'a enlevée, en donnant aux Achéens
Une biche à ma place ; à travers l'Éther brûlant,
Elle m'a emportée jusqu'au pays des Taures, où je devais habiter ;
Un barbare y règne sur des barbares,
C'est Thoas : son pas étant plus léger que le vol des oiseaux,
C'est de sa rapidité qu'il tient son nom.
Elle fait de moi une prêtresse dans ce temple,
J'accomplis scrupuleusement les rites auxquels se plaît la déesse

Artémis, il n'y a que ce mot de rite qui soit beau —
Je ne parle pas du reste, j'ai peur de la déesse —
Je sacrifie, selon un usage qui existait déjà dans cette cité,
Tous les Grecs débarquant dans cette contrée ;
Je les consacre, ce sont d'autres qui sont chargés de les égorger
Discrètement à l'intérieur du sanctuaire de la déesse.
Les visions que j'ai eues cette nuit, je vais
Les dire à l'air libre, cela me soulagera peut-être.
J'ai eu l'impression, durant mon sommeil, de ne plus être ici,
Je vivais à Argos, je me reposais dans ma chambre de
Vierge, la terre s'est mise à osciller, à trembler,
Je me suis enfuie, et j'ai vu, dehors, le sommet des murs,
Le toit s'écrouler, la demeure s'effondrer
Sur le sol, depuis le haut des piliers.
Il n'en restait plus qu'un seul debout du palais de mon père,
Apparemment, dont le sommet se garnit d'une chevelure
Blonde, il prend une voix humaine ;
Et moi, fidèle à la tâche qui était la mienne, de tuer les étrangers,
Je l'aspergeais pieusement, comme s'il devait mourir,
En pleurant. Voici comment j'interprète ce songe :
Oreste est mort, c'est pour lui que j'ai accompli ce rite,
Les colonnes d'une demeure, ce sont les enfants mâles ;
Ils périssent, ceux que je touche avec mon eau lustrale.
Je ne puis appliquer ce rêve à des proches :
Strophion n'avait pas d'enfants, quand j'ai perdu la vie.
Je veux à présent, moi qui suis encore là, offrir ces
Libations à celui qui n'est plus — c'est tout ce que je puis faire —
Avec les servantes, que m'a données le roi,
Des femmes grecques. Pour quelle raison
Ne sont-elles pas encore là ? Je rentre dans la
Demeure où je vis, le temple de la déesse.

50

ORESTE

Fais bien attention ; regarde s'il n'y a pas de mortels sur cette route.

PYLADE

C'est ce que je fais, je tourne mon regard de tous les côtés.

ORESTE

Penses-tu, Pylade, que c'est là le temple de la déesse
Pour lequel nous avons pris la mer, en quittant Argos ?

PYLADE

J'en ai l'impression, Oreste, tu dois avoir la même.

ORESTE

Et cet autel, tout dégoulinant de sang grec ?

PYLADE

Le sommet en est, effectivement, rouge de sang.

ORESTE

Accrochés aux corniches, vois-tu ces restes humains ?

PYLADE

Ce sont les têtes des étrangers qui sont morts.
Mais il faut explorer cet endroit avec les yeux.

ORESTE

Ô Phoibos, dans quelle embûche nous as-tu fait tomber
Avec ton oracle, quand j'ai vengé le sang de mon père
En tuant ma mère ? Les Érinyes se relayaient pour
Me traquer et me chasser de partout,
Je ne faisais, en courant, que tourner en rond.
Je suis allé te demander comment en finir avec
Cette course folle, et ces souffrances
Que j'endurais en faisant le tour de toute la Grèce.
Tu m'as dit de me rendre dans ce pays de Tauride,
Où ta sœur Artémis a des autels,
De prendre la statue de la déesse, dont on dit
Qu'elle est tombée du ciel sur ce temple ;
"Tu t'en empareras par la ruse, ou à la première occasion,
Et, quand tu te seras tiré d'affaire, de l'offrir à la terre
Des Athéniens" on ne m'a rien dit de plus.
"Quand tu l'auras fait, tu pourras souffler."
Je suis là, parce que tu m'as convaincu de venir,
Sur cette terre inconnue, inhospitalière. Je te demande,
Pylade, puisque tu partages avec moi cette épreuve :
Qu'allons-nous faire ? Tu le vois, ces murailles sont
Hautes ; par où passer pour arriver
Au temple ? Comment nous faire une idée
Sans faire sauter avec des leviers ces serrures de bronze ?
Nous ne savons rien. Si l'on nous prend à essayer
D'ouvrir les portes en les forçant,
Nous mourrons. Mais il est temps, avant de mourir
De regagner le vaisseau, par lequel nous sommes arrivés ici.

PYLADE

Fuir, ce serait intolérable, et point dans nos habitudes :
Nous n'avons pas à dire du mal de l'oracle du dieu.
Éloignons-nous du temple, dissimulons-nous
Dans une caverne humide battue par les flots noirs,
Loin de notre vaisseau, que personne n'aille, en le voyant,
En informer le roi, nous serions tout de suite capturés.
Quand apparaîtra l'œil de la nuit ténébreuse,
Il faudra prendre des risques, user de tous les
Moyens pour faire sortir du temple cette statue en bois.
Regardons si, entre les triglyphes, il se présente un espace
Vide où nous pourrions nous glisser ; les braves affrontent
Les dangers, ils ne reculent devant rien où que ce soit.

ORESTE

Nous n'avons pas parcouru une telle distance sur la mer,
Pour rentrer quand nous sommes si près du but.
Tu as raison, je me range à ton avis ; il faut trouver
Un endroit dans ce pays pour nous cacher, à l'abri des regards.
On ne pourra me reprocher de n'avoir pas suivi
L'oracle du dieu, et de l'avoir empêché de s'accomplir ; allons-y :
Un homme jeune ne doit tenir compte d'aucun obstacle.

LE CHŒUR

*Silence, ô vous
Qui vivez à côté des rochers qui se
Rapprochent dans la Mer Inhospitalière.*

*Ô fille de Léto,
Dictynna dans tes montagnes,
Vers ton palais, vers les faîtes incrustés
D'or de ce temple aux belles colonnes,
Je m'élançai de mon pas de chaste vierge,
Servante de la chaste prêtresse,
J'ai quitté les tours et les remparts
De l'Hellade aux beaux chevaux
Et l'Europe avec ses beaux arbres,
Où se dresse le palais de mon père.*

*Je suis là, qu'y a--t-il ? Qu'est ce qui t'inquiète ?
Pourquoi m'as-tu, m'as-tu fait venir aux portes de ce temple ?
Ô fille de l'homme qui est allé assiéger les remparts*

*De Troie, à la tête cette fameuse flotte de mille vaisseaux
Avec leur équipage, et des milliers de guerriers,
Ô fille des célèbres Atrides ?*

IPHIGÉNIE

*Ô mes servantes,
Je suis là plongée dans ces
Douloureuses lamentations, dans
Ces chants étrangers aux Muses,
Et ces plaintes que ne peut accompagner une lyre,
Las ! Perdue dans ces gémissements endeuillés,
Quels malheurs que les miens !
Je pleure le mort de mon
Frère, qu'ai-je, qu'ai-je vu
Dans un rêve, une image
Dans la nuit, dont les ténèbres s'évanouissent,
C'en est fait, c'en est fait de moi :
Elle n'existe plus, la demeure de mes pères !
Pauvre de moi, ma lignée s'est éteinte !
Oh ! Qu'en est-il des travaux des Argiens !
Ah ! Ah, destin, qui me ravit
Mon seul frère, en l'envoyant
Dans l'Hadès ! C'est pour lui que je vais
Répandre ces libations,
Le cratère des morts,
Sur la surface de la terre,
Sources jaillissant des génisses de montagne,
Libations du jus bachique de la vigne,
Travail des blondes abeilles,
Ces consolations que l'on prodigue aux morts ...
 *Donne-moi la coupe d'or,
 La libation d'Hadès.*
Ô rejeton d'Agamemnon, sous terre
À présent, je t'offre cette libation des morts.
Accepte-la ; je ne pourrai apporter sur ta tombe
Ma blonde chevelure, et mes larmes.
J'ai été transportée loin de ta patrie,
De la mienne, où l'on me croit
Infortunée, morte égorgée*

150

LE CHŒUR

*Je réponds à ce chant, en scandant,
Pour ma maîtresse, les accents
Barbares des hymnes d'Asie,*

*Ma muse sera celle des chants funèbres,
Qu'Hadès fait résonner dans ses harmonies
Pour les morts, loin des péans.
Las ! Dans le palais des Atrides,
La lumière du sceptre s'est éteinte, las !
Avec le rayon du palais paternel,
Et le pouvoir des heureux
Princes d'Argos,
Des douleurs jaillissent de nos douleurs,
Avec la volte-face des chevaux ailés,
Détournant leur cours, il leur a fait
Déplacer l'oeil de ses saintes clartés,
Le soleil. À d'autres malheurs succède celui
Que l'on doit à l'agneau d'or,
Meurtres sur meurtres, peines sur peines ;
Et, là-dessus, le châtement
Des Tantalides mis à mort s'abat
Sur le palais. Le destin s'applique sans égards
À te harceler.*

200

IPHIGÉNIE

*Depuis toujours, mon destin a été malheureux,
D'abord c'est la ceinture de ma mère,
Cette nuit-là ; dès le début,
Les Moires qui ont présidé à mon enfance
M'ont fait une enfance triste,
Première fleur que, dans notre demeure,
La malheureuse fille de Léda, pour être
Égorgée par un père sans entrailles,
Sacrifice sans gaieté, malgré lui,
A mise, a mise au monde, et nourrie.
Sur un char, tiré par des chevaux,
J'ai gagné les sables de l'Aulide,
Fiancée, las, malheureuse fiancée,
Au fils de la Néréide, Ah !
Maintenant, étrangère, je vis au bord de la Mer
Inhospitalière, dans cette stérile demeure,
Sans mari, sans enfants, sans cité, sans amis,
Chassée par mes noces des pays grecs.
Au lieu de chanter l'arienne Héra,
Et de représenter sur la toile sonore,
Avec ma navette, Pallas d'Athènes,
Et les Titans, aux couleurs chatoyantes,
Je répands le sang des étrangers*

*Sur mes autels, affreux sujet pour les lyres,
Les plaintes qu'ils poussent inspirent la pitié,
Comme les larmes qu'ils versent.
Je ne pense plus à tout cela.
Je pleure mon frère tué dans la cité
D'Argos, que j'ai laissé, enfant à
La mamelle, tout petit, tendre encore,
Que sa mère serrait sur sa poitrine,
Le souverain d'Argos, Oreste.*

LE CORYPHÉE

Mais voici un bouvier qui nous arrive du bord
De la mer, il veut nous dire quelque chose.

LE BOUVIER

Fille de Clytemnestre et d'Agamemnon,
Écoute, il s'est passé quelque chose, je viens te l'annoncer.

IPHIGÉNIE

Qu'y-a-il, qui mérite que tu m'interrompes ?

LE BOUVIER

Deux hommes jeunes ont échappé aux sombres Symplégades,
Ils ont débarqué de leur vaisseau sur cette terre.,
Ce sont là des victimes qui plairont à la déesse, un bon sacrifice
Pour Artémis. Ne tarde pas à préparer l'eau pour
Les libations, et de quoi procéder aux rites.

IPHIGÉNIE

D'où sont-ils, ces étrangers ? Quel est le nom de leur pays ?

LE BOUVIER

Ce sont des Grecs ; c'est tout ce que je sais.

IPHIGÉNIE

Ne peux-tu me donner le nom de ces étrangers ?

LE BOUVIER

L'un d'eux était appelé Pylade par l'autre.

IPHIGÉNIE

Et quel était le nom de son compagnon ?

LE BOUVIER

Personne ne le sait ; nous ne l'avons pas entendu.

IPHIGÉNIE

Comment avez-vous fait pour les voir et les capturer ?

LE BOUVIER

Sur les rochers où la mer se brise, un piège pour les étrangers.

IPHIGÉNIE

Qu'ont donc les bouviers à faire au bord de la mer ?

LE BOUVIER

Nous allions baigner nos bœufs dans l'eau de mer.

IPHIGÉNIE

Bien, explique-moi comment vous vous y êtes pris

Pour les capturer ; je veux le savoir.

Ils se sont fait attendre, il y a longtemps que l'autel de la déesse

N'a pas été rougi par des flots de sang grec.

LE BOUVIER

Là où la mer s'enfonce entre les Symplégades,

Nous y avons fait entrer nos bœufs qui paissent dans les bois.

Il y avait là un rocher escarpé où les vagues ont, à force, creusé,

Une profonde anfractuosité, où s'abritent les p cheurs de pourpre.

Un de nos bouviers y a vu les deux

Jeunes gens, il est revenu vers nous,

En marchant sur la pointe des pieds,

Il a dit ; "Ne voyez-vous pas ? Deux divinités

Sont assises là-bas !" L'un de nous, fort pieux,

Levant les mains, leur a adressé, en les voyant, cette prière :

"  fils de la marine Leucoth e, qui protèges les vaisseaux,

Pol mon, notre maître, sois-nous favorable !

Ou c'est vous qui êtes assis sur ce rivage, Dioscures,

Ou vous, joyaux de N r e, qui a mis au monde

Le noble ch eur des cinquante Néréides."

Un autre, un esprit fort, avec l'audace de son impiété,

A éclaté de rire devant cette prière, c'étaient des marins naufragés,

A-t-il dit, réfugiés dans cette caverne, par crainte de nos lois,

Ils avaient entendu que l'on immole ici les étrangers.

Nous lui avons, presque tous, donné raison, nous devons

Nous saisir d'eux pour les sacrifier, comme on le fait ici,   la déesse.

L'un des deux étrangers est alors sorti de la caverne,
 Il s'est mis debout, a levé et baissé la tête,
 Il a gémi, ses mains tremblaient,
 En s'agitant frénétiquement, il crie comme un chasseur :
 "Tu l'as vu, Pylade, celle-là ? Tu ne vois pas
 Cette vipère d'Hadés ? Elle veut me tuer,
 Elle lance contre moi ses terribles serpents.
 Et celle-là, qui fait ronfler le feu meurtrier de ses voiles,
 Et s'approche en battant des ailes, en tenant dans ses bras
 Ma mère, un vrai bloc de pierre, elle va me le jeter dessus ?
 Ah ! Elle va me tuer ! Où m'enfuir ?" On pouvait le voir
 Changer continuellement d'aspect et d'attitude,
 (... ..)
 Les mugissements des bœufs, les aboiements des chiens,
 Il disait que les Érinyes prenaient leur voix.
 Nous nous tenions serrés les uns contre les autres, en silence,
 Nous attendions la mort ; il tire, lui, son épée,
 S'élançe, comme un lion, au milieu de nos génisses,
 Leur frappe le flanc avec son épée, transperce leurs poumons,
 En croyant se défendre contre les Érinyes.
 La mer en est rougie comme une fleur de sang.
 Voyant alors nos bêtes abattues
 Et décimées, chacun de nous a pris ses armes,
 En soufflant dans des conques, pour ameuter le voisinage ;
 Contre des étrangers robustes et jeunes,
 Nous pensions que des bouviers n'étaient pas de taille.
 En peu de temps, il y avait une multitude à nos côtés.
 L'étranger, cesse de s'agiter, il tombe,
 De l'écume coulait sur son menton ; quand nous l'avons vu
 Tomber, bien à propos, chacun s'emploie
 À jeter des pierres, à frapper ; l'autre étranger
 Nettoyait sa bave, lui prodiguait ses soins,
 Le couvrait d'un manteau à la trame serrée,
 S'efforçait de parer les coups qui pleuvaient sur lui,
 Entourant son ami de ses attentions.
 Celui-ci, revenu à lui, se lève d'un bond,
 Et voit les ennemis déferler sur eux,
 Il gémit, nous ne cessons de leur jeter des pierres
 Et de les harceler, les attaquant de tous les côtés ;
 Nous avons alors entendu son terrible appel :
 "Nous allons mourir, Pylade, mourons au moins
 Glorieusement ; prends ton glaive et suis-moi !"
 À la vue des deux glaives que brandissaient les ennemis,
 Nous remplissons les vallées boisées dans notre débandade.

Si les uns s'enfuyaient, les autres les pressaient
 En leur jetant des pierres ; quand ils étaient repoussés,
 Ceux qui avaient reculé repartaient à l'attaque.
 C'était à ce pas y croire ; des milliers de mains lançaient des
 Projectiles, aucun ne touchait les victimes promises à la déesse.
 Nous avons eu du mal à nous emparer d'eux, pas besoin de courage,
 Nous les cernions, nous leur avons fait lâcher
 Leurs glaives sous la grêle de pierres, ils sont tombés
 De fatigue sur les genoux. Nous les avons amenés
 Au roi de notre pays. Sitôt qu'il les a vus, il m'a prié de te les
 Amener pour les asperger d'eau lustrale et recueillir leur sang.
 Souhaite, vierge, d'avoir toujours de étrangers de cette
 Trempe, la Grèce alors expiera ta mise
 À mort, et paiera ton sacrifice à Aulis.

LE CORYPHÉE

Ce que nous a dit est bien étrange ; un Grec pris de folie,
 Venu de son pays sur cette mer dangereuse pour les étrangers.

IPHIGÉNIE

C'est bon. Va chercher les étrangers,
 Nous allons nous préparer, nous, à accomplir les rites.
 Ô mon pauvre cœur, pour ceux qui arrivaient,
 Tu es resté calme jusqu'ici et tu as montré de la pitié,
 Versant des larmes en songeant à ceux de ma patrie,
 Quand des Grecs tombaient entre tes mains.
 Depuis mon rêve je suis devenue intraitable,
 Je crois qu'Oreste ne voit plus la lumière,
 Vous me trouverez sans pitié, qui que vous soyez.
 C'est bien vrai, je m'en suis aperçue, mes amies,
 Que les malheureux eux-mêmes font du mal à de
 Plus malheureux, sans aucune pitié.
 Mais il n'y a jamais eu de souffle de Zeus,
 Ni de vaisseau, pour amener en ces lieux
 Hélène, qui a causé ma perte,
 Et Ménélas, pour leur faire payer,
 Dans une Aulis, semblable à l'autre,
 Le jour où les Argiens m'on immobilisée, comme une génisse,
 Et m'ont égorgée, c'était mon père leur sacrificateur,
 Pauvre de moi ! Je n'oublie pas leur cruauté,
 Combien de fois ai-je tendu les mains vers le menton,
 Et les genoux de mon père auxquels je m'accrochais,
 En disant : " Ô mon père, ce sont d'affreuses
 Noces que tu m'offres ; ma mère, tandis

Qu'on me tuait, et les Argiennes chantaient alors
Mon hyménée, les flûtes résonnaient dans tout
Le palais, c'est toi qui m'as achevée !
C'est donc Hadès, et pas Achille, le fils de Pélée,
Que tu me donnais pour époux ; sur ce char,
En m'abusant, tu m'amenaïs à ces noces sanglantes !"
Et moi, le visage dissimulé sous de minces voiles,
Je n'ai pas pris mon frère dans mes bras,
Il n'est plus là, maintenant, Je n'ai pas osé déposer un baiser
Sur la bouche de ma sœur, je devais me rendre chez
Pélée. Je réservais toutes ces tendresses pour plus tard,
Pour le jour où je rentrerais à Argos.

Si vraiment tu es mort, mon pauvre Oreste,
De quelles joies as-tu été dépossédé
En perdant le trône magnifique de ton père !
Je trouve beaucoup à redire aux subtilités de la déesse.
Tout mortel qui touche du sang, une femme
Qui vient d'accoucher ou un cadavre,
Elle l'écarte des autels, parce qu'il en est souillé, d'après elle.
Et elle se délecte elle-même de sacrifices humains.
Il n'est pas possible que Léo, après s'être unie à Zeus,
Ait mis au monde cet être absurde. Je n'arrive pas à croire
Que, dans le festin que Tantale a offert aux dieux,
Ils se soient régalez en dévorant son fils,
Selon moi, ce sont les gens d'ici qui tuent ces hommes,
Ils attribuent leurs tares à la déesse ;
Je pense qu'aucun dieu n'est cruel.

LE CHŒUR

*Il est d'un bleu sombre, sombre, le bras de mer,
Où le taon, s'envolant d'Argos,
A fait passer la génisse, par la Mer Inhospitalière,
De l'Europe
À l'Asie.
Quels sont ces gens qui, abandonnant l'Eurotas aux eaux claires,
Hérissé de roseaux,
Ou les flots sacrés du Dircé,
Ont abordé, abordé cette terre isolée, où, pour la fille
De Zeus, le sang
De mortels coule sur les autels et les
Temples entourés de colonnes.
Au battement sonore, sur deux rangées, des rames de sapin,
A pris la mer houleuse,
Le char marin, à la toile poussée par le vent,*

*Est-ce pour grossir
Le patrimoine de leur maison ?
L'espoir toujours, pour leur malheur,
Inassouvi chez les hommes,
Entraîne sur la mer ceux qui la parcourent
À la recherche de lourdes richesses vers des cités barbares,
Ils ont tous cette obsession ;
Cette idée ne suffit pas à procurer aux uns
La fortune, d'autres se contentent de ce qu'ils ont.
Comment ont-ils franchi les rochers qui s'entrechoquent,
Les côtes des Phinéides,
Jamais assoupies,
La mer, près du rivage, y court entre les remous
Fracassants d'Amphitrite,
Où les chœurs des cinquante
Néréides, dansent leurs
Rondes en chantant ?
À moins qu'aux vents qui gonflent leurs voiles,
Le gouvernail bien en mains
Sifflant en poupe,
Ou qu'aux brises du Zéphyr,
Ils aient atteint la terre où vivent des milliers d'oiseaux,
Le rivage blanc, le stade magnifique
D'Achille, dans la Mer
Inhospitalière.*

*Ah si, exauçant les prières de ma maîtresse
Hélène, l'enfant chérie de Léda,
Pouvait arriver ici,
De la ville de Troie, que, sa chevelure
Complètement humectée
D'une rosée sanglante, elle mourait,
Égorgée de la main de ma maîtresse,
Juste châtiment de ses fautes.
Et ce serait une douce
Nouvelle, si un marin*

*De Grèce venait
Mettre fin à ma
Douloureuse servitude ;
Si j'avais le bonheur, en rêve, de me
Retrouver chez moi dans la cité de mes pères,
Savourer le plaisir
De songes agréables
Une joie à la portée de tous.*

LE CORYPHÉE

Et voici que s'approchent, les deux
Mains ligotées, de nouvelles victimes
Pour la déesse ; silence, mes amis.
Ces morceaux de choix que nous offrent les Grecs,
Se trouvent près du temple ;
Il ne nous a pas raconté n'importe quoi,
Ce bouvier.

Ô Souveraine, si elles te sont agréables
Ces offrandes que te fait la cité, accepte qu'on les sacrifie,
Nos lois les jugent sacrilèges,
Elles les interdisent aux Grecs.

IPHIGÉNIE

C'est bon :
Il me faut d'abord veiller à ce que le culte de la déesse
Soit accompli dans les règles ; libérez les mains des étrangers,
Ils sont sacrés, ils ne peuvent rester prisonniers,
Pénétrez dans le temple, que tout se passe
Conformément aux usages, en cette circonstance.
Las !
Qui est la mère qui vous a mis au monde ?
Et votre père ? Votre sœur, si vous en avez une,
Quels jeunes gens va-elle perdre avec vous,
Elle n'aura plus de frère. Qui peut savoir
Ce qui va arriver ? Tout ce qui vient des dieux
Emprunte des voies secrètes ; personne ne pressent un malheur.
Le sort le dérobe à notre connaissance.
D'où venez-vous, malheureux étrangers ?
Vous avez longtemps navigué, avant d'arriver ici,
Loin de votre foyer, vous serez mis en terre.

ORESTE

Pourquoi te lamenter et t'affliger sur ce qui
Nous attend, qui que tu sois, femme ?
C'est manquer de discernement, sur le point de mourir,
Que chercher à dominer sa peur en déplorant son sort.
(On ne gémit pas aux portes d'Hadès)
Quand il n'y a plus d'espoir ; l'on redouble
Son malheur, on risque de passer pour un sot,
Et on meurt en tout cas ; il faut laisser faire le destin.
Ne nous plains pas, nous savons les sacrifices
Que l'on fait en ces lieux, nous en connaissons le détail.

IPHIGÉNIE

Quel est celui de vous deux, ici, qu'on appelle
Pylade ? C'est la première chose que je veux savoir.

ORESTE

C'est lui, si cela peut te faire plaisir de le savoir.

IPHIGÉNIE

De quel pays de Grèce est-il un citoyen ?

ORESTE

Que gagneras-tu, femme, à le savoir ?

IPHIGÉNIE

Êtes-vous deux frères nés de la même mère ?

ORESTE

Nous sommes comme des frères ; mais pas du même sang, femme.

IPHIGÉNIE

Et toi, quel est le nom que t'a donné ton père ?

ORESTE

On aurait dû m'appeler l'Infortuné.

500

IPHIGÉNIE

Ce n'est pas ce que je te demande ; cela ne concerne que ton sort.

ORESTE

En mourant inconnu, je ne m'exposerai pas aux moqueries.

IPHIGÉNIE

Pourquoi refuses-tu de me le dire ? Est-ce par orgueil ?

ORESTE

Tu vas sacrifier mon corps, pas mon nom.

IPHIGÉNIE

Ne t'est-il pas possible de me dire ta Cité ?

ORESTE

Cela ne te rapportera rien, je vais mourir.

IPHIGÉNIE

Qu'est-ce qui t'empêche de me faire cette faveur ?

ORESTE

Je suis fier d'avoir pour patrie l'illustre Argos.

IPHIGÉNIE

Est-ce vrai, étranger, tu es de cette cité ?

ORESTE

De Mycènes, du temps de sa splendeur.

IPHIGÉNIE

As-tu été exilé, pourquoi es-tu parti, sinon ?

ORESTE

Je me suis en quelque sorte exilé, de moi-même et malgré moi.

IPHIGÉNIE

Mais ça comble mes attentes, que tu viennes d'Argos.

ORESTE

Pas les miennes, si tu en es heureuse, cela te regarde.

IPHIGÉNIE

Veux-tu me dire une chose que j'aimerais savoir ?

ORESTE

Qu'est-ce que cela peut me faire, dans ma situation !

IPHIGÉNIE

Tu connais Troie, sans doute, on en parle partout.

ORESTE

Ah ! Si je ne l'avais même pas vue en songe !

IPHIGÉNIE

On dit qu'elle n'existe plus, qu'elle a été anéantie par une armée...

ORESTE

C'est exact, on ne t'a pas trompée en te le disant.

IPHIGÉNIE

Hélène a-t-elle regagné la demeure de Ménélas ?

ORESTE

Oui, pour le malheur de l'un des miens.

IPHIGÉNIE

Où est-elle ? Moi aussi, j'ai un compte à régler avec elle.

ORESTE

Elle vit à Sparte, aux côtés de son ancien époux.

IPHIGÉNIE

Ah ! Être exécration pour la Grèce, et pas seulement pour moi !

ORESTE

J'ai souffert, moi aussi, ma part de ses amours.

IPHIGÉNIE

Et les Grecs sont bien rentrés, comme on le proclame ?

ORESTE

Tu me poses, d'un coup, une foule de questions.

IPHIGÉNIE

Je veux tirer de toi ce que je pourrai, avant ta mort.

ORESTE

Pose-moi tes questions, si tu y tiens ; j'y répondrai.

IPHIGÉNIE

Un certain Calchas, un devin, est-il revenu de Troie ?

ORESTE

Il est mort, à ce que l'on raconte à Mycènes.

IPHIGÉNIE

C'est magnifique, ô déesse. Qu'en est-il du fils de Laërte ?

ORESTE

Il n'est pas encore rentré, mais il est vivant, paraît-il.

IPHIGÉNIE

Qu'il périsse, et ne revienne jamais dans sa patrie.

ORESTE

Épargne tes malédictions ; tous ses biens sont menacés.

IPHIGÉNIE

Est-il encore vivant, le fils de la Néréide ?

ORESTE

Non : ses noces à Aulis ne lui ont rien valu.

IPHIGÉNIE

Ces noces étaient une ruse, ceux qui en ont souffert le savent.

ORESTE

Qui es-tu ? Tu poses de si bonnes questions sur la Grèce...

IPHIGÉNIE

Je suis de là-bas ; on m'a enlevée, enfant.

ORESTE

Je comprends ton désir de savoir ce qui s'y passe, femme.

IPHIGÉNIE

Et ce chef d'armée qu'on disait béni par la fortune ?

ORESTE

Qui ? Il n'est pas béni du sort, celui que je connais...

IPHIGÉNIE

Je parlais d'Agamemnon, le fils d'Atrée.

ORESTE

Je n'en sais rien ; parle d'autre chose, femme.

IPHIGÉNIE

Non, par les dieux : dis-le moi, fais-moi ce plaisir, étranger.

ORESTE

Le malheureux est mort, et il a entraîné quelqu'un dans sa perte.

IPHIGÉNIE

Il est mort ? De quelle façon ? Pauvre de moi ?

ORESTE

Pourquoi te lamenter ? Est-ce un parent à toi ?

550

IPHIGÉNIE

Je me lamente en songeant à son bonheur passé.

ORESTE

Il a péri atrocement, égorgé par sa femme.

IPHIGÉNIE

Elle est bien à plaindre, comme l'est sa victime.

ORESTE

Arrête maintenant, ne me demande plus rien.

IPHIGÉNIE

Dis-moi juste si elle est vivante, l'épouse du malheureux.

ORESTE

Elle n'est plus ; le fils qu'elle a mis au monde l'a fait périr.

IPHIGÉNIE

Oh ! Foyer bouleversé ! Et pour quelle raison ?

ORESTE

Il lui faisait payer le meurtre de son père.

IPHIGÉNIE

Las !

Il a eu raison de lui faire régler cette dette.

ORESTE

Mais les dieux n'entendent rien à cette justice.

IPHIGÉNIE

Laisse-t-il, Agamemnon, un autre enfant chez lui ?

ORESTE

Il laisse seulement une fille, Électre.

IPHIGÉNIE

Eh bien ? Ne dit-on rien d'une fille sacrifiée ?

ORESTE

Rien, sauf qu'elle est morte et ne voit plus le jour.

IPHIGÉNIE

Pauvre fille, il est bien malheureux le père qui l'a tuée.

ORESTE

Pour une saleté de femme, une méchante fin.

IPHIGÉNIE

Vit-il à Argos, le fils de ce père mort ?

ORESTE

Oui, c'est un malheureux, il se trouve nulle part et partout.

IPHIGÉNIE

Foin des songes mensongers ! Vous ne valez rien !

ORESTE

Les dieux mêmes, qui passent pour sages,
Ne mentent pas moins que les songes ailés.
Il y a bien des désordres chez les dieux,
Comme chez les hommes. La seule chose qu'il regrette,
Lui qui n'était pas fou, c'est d'avoir écouté les discours des devins,
Ça l'a perdu — il est vraiment perdu pour ceux qui le savent.

LE CORYPHÉE

Ah ! Las ! Qu'en est-il de nous et de nos parents ?
Sont-ils vivants ? Sont-ils morts ? Qui pourra nous le dire ?

IPHIGÉNIE

Écoutez ; je viens d'avoir une idée, étrangers,
Où vous auriez tout à y gagner, comme moi.
La meilleure façon de mener à bien une affaire, c'est d'arriver
À une solution où tout le monde trouve son compte.
Voudrais-tu, si je te sauvais la vie, porter
Un message de ma part à mes amis d'Argos,
Et une tablette, écrite par un captif
Qui a eu pitié de moi, comprenant que ce n'était
Pas de ma main qu'il allait mourir, mais à cause

D'une coutume, pour obéir aux lois de la déesse ?
Je n'avais sous la main personne qui vînt d'Argos,
Et qui y reviendrait pour apporter un message,
Si on l'épargnait, à l'un des miens.
Tu n'es pas, semble-t-il, n'importe qui,
Et tu connais Mycènes, et ceux qui m'importent,
Sauve ta vie, et ta récompense ne sera pas négligeable,
Pour un simple mot, ton propre salut.
Quant à lui, puisque la cité l'exige,
Il sera le seul à être sacrifié.

ORESTE

Voilà qui est bien dit, mais à part un détail, étrangère ;
Je porterais un poids trop lourd, s'il était égorgé.
C'est moi, le capitaine de ce bateau méchamment échoué ;
Il n'est qu'un compagnon qui partage mes épreuves. 600
Il serait donc injuste, pour te rendre service,
De le condamner à périr, en échappant moi-même à mon sort.
Voici ce qu'on va faire : donne-lui cette lettre,
Envoie-le à Argos, il fera ce que tu veux ;
Que mon bourreau fasse son office. Il est ignoble
D'abandonner ses amis à leur destin,
En sauvant sa peau. Il se trouve que c'est mon ami,
Sa vie ne m'est pas moins importante que la mienne.

IPHIGÉNIE

Quelle noble volonté ! Tu es sûrement issu d'une
Grande lignée, tu es un véritable ami pour tes amis.
S'il pouvait être comme toi, le seul vestige qui me reste
De mon sang. Moi non plus, étrangers,
Je n'ignore pas ce qu'est un frère, mais je ne le vois pas.
Puisque c'est ce que tu veux, je l'enverrai
Avec ma lettre, et toi, tu périras ; tu montres
Un tel empressement à mourir...

ORESTE

Qui va me sacrifier, qui prendra sur lui de le faire ?

IPHIGÉNIE

Moi ; la déesse m'attribue cette tâche.

ORESTE

Elle n'est pas enviable, jeune fille, ni bien gaie.

IPHIGÉNIE

C'est une nécessité, je dois le faire.

ORESTE

Toi, une femme, tu sacrifies les hommes, avec une épée ?

IPHIGÉNIE

Non. Je vais asperger tes cheveux d'eau lustrale.

ORESTE

Qui va m'égorger ? Puis-je le demander ?

IPHIGÉNIE

Ils se trouvent dans le temple ceux qui vont s'en charger.

ORESTE

Quel sera mon tombeau, lorsque je serai mort ?

IPHIGÉNIE

Le feu sacré, dans une large crevasse d'un rocher.

ORESTE

Ah ! Si la main d'une sœur pouvaient m'ensevelir...

IPHIGÉNIE

Un souhait absurde, malheureux, qui que tu sois.

Elle demeure loin de ce pays barbare.

Mais puisque tu es d'Argos, je ne te

Refuserai rien de ce que je peux faire pour toi.

Je déposerai sur ta tombe de quoi l'embellir,

Je répandrai de l'huile blonde sur tes cendres,

Le liquide que distille des fleurs, sur la montagne,

L'abeille aux reflets d'or, j'en verserai sur ton bûcher.

Je vais prendre ce message dans le temple

De la déesse, le sort qui t'attend, ne crois pas que c'est mon fait.

Gardez-le, les serviteurs, les mains libres.

C'est peut-être, contre toute attente, à l'un des miens

Que parviendra cette lettre à Argos, celui que j'aime entre tous,

Elle lui apprendra qu'elle est vivante, celle qu'il croyait morte,

Ce qui l'emplira d'une joie sans mélange.

LE CHŒUR

*Je me lamente sur ton sort, tu vas être
Aspergé de la sanglante rosée de son eau lustrale.*

ORESTE

Il n'y a pas de quoi se lamenter ; adieu, étrangères.

LE CHŒUR

*Et toi, je bénis ton sort,
Jeune homme, tu
Vas regagner ta patrie.*

ORESTE

Il n'inspire pas l'envie, l'ami qui perd un ami.

650

LE CHŒUR

— *Misérable départ.*
— *Ah ! Las ! tu es perdu.*
— *Ah ! Là ! Là ! qui est le plus à plaindre ?*
Mon esprit ne voit pas quel parti prendre ;
Me répandre en gémissements sur toi, ou sur toi.

ORESTE

Pylade, par les dieux, sens-tu la même chose que moi ?

PYLADE

Je ne sais ; je suis incapable de répondre à ta question.

ORESTE

Qui est cette jeune fille ? Comme une Grecque
Elle nous a posé des questions sur nos souffrances à Troie,
Le retour des Achéens, le savant observateur des oiseaux,
Calchas, citant le nom d'Achille ; comme elle a plaint
Le pauvre Agamemnon ! Elle m'a demandé ce qu'étaient devenus
Sa femme et ses enfants. Cette étrangère est une fille
De là-bas, une Argienne ; elle n'aurait jamais
Envoyé de tablette, sinon, et recueilli tous ces renseignements,
Comme si elle faisait du bonheur d'Argos une affaire personnelle.

PYLADE

J'allais te le dire, tu m'as ôté les mots de la bouche,
Sauf sur ce point : les malheurs de nos rois sont connus
De tous ceux qui sont un peu restés à notre contact.
Il m'est encore venu une idée.

ORESTE

Laquelle ? Confie-la-moi, pour mieux la préciser.

PYLADE

Si tu meurs, ce serait une honte pour moi de voir la lumière,
J'ai pris la mer avec toi, je dois mourir avec toi.
J'y gagnerais une réputation de pleutre et de couard
À Argos, et dans la Phocide aux multiples vallons,
La multitude croira, on y trouve des lâches à foison,
Que je t'ai abandonné pour m'en sortir, et rentrer seul,
Ou tué, et accabler encore, par ta mort,
Une maison affaiblie, pour m'emparer du pouvoir,
En faisant valoir le fait que ta sœur est mon épouse.
C'est ce que je crains, et je me sens déjà souillé,
Il n'est donc pas question de ne pas expirer avec toi.
Nous serons égorgés et brûlés ensemble.
Je suis ton ami, et je crains de m'exposer aux blâmes.

ORESTE

Ne dis pas cela : je dois supporter ce malheur ;
Il me suffit du mien, je ne vais pas en essayer deux ;
L'horreur que t'inspire le déshonneur, comme tu dis,
J'y serai exposé, si je te fais périr, toi qui as partagé
Mes épreuves ; ce n'est pas si terrible pour moi, qui subis
Les souffrances que m'infligent les dieux, d'en finir avec la vie.
Tu as la chance d'avoir une famille pure et sans tache,
La mienne est sacrilège, accablée par le sort.
Si tu te sauves, tu auras des enfants
De mon sang, avec ma sœur, que je t'ai donnée,
Mon nom ne s'éteindra pas, non plus
Que ma maison, faute de descendants.
Va-t-en et vis, installe-toi au palais de mon père.
En regagnant la Grèce, ainsi qu'Argos aux beaux chevaux.
Par ma main droite, je te supplie de faire ceci :
Donne-moi une tombe, et dresse un monument,
Que ma sœur y dépose ses larmes et une boucle de ses cheveux.
Fais savoir que je suis mort de la main d'une
Argienne, elle m'a purifié de mes crimes sur son autel.
N'abandonne surtout pas ma sœur,
La voyant sans appuis, avec un palais vide.
Adieu ! J'ai trouvé en toi le meilleur des amis,
Élevé avec moi, mon compagnon de chasse,

Ô toi qui as souvent partagé mes souffrances.

Quoiqu'il fût un devin, Phoibos m'a bien menti,
Il s'est ingénié à m'entraîner loin de la
Grèce, parce qu'il avait honte de ses derniers oracles ;
Je lui ai tout sacrifié, je croyais à ses prédictions,
J'ai tué ma mère, et moi, je suis perdu.

PYLADE

Tu auras ton tombeau, je n'abandonnerai pas la couche
De ta sœur, malheureux ! Tu me seras
Plus cher, après ta mort, que de ton vivant.
Mais les oracles des dieux n'ont pas encore
Entraîné ta perte, bien que tu sois si près de mourir.
Mais il arrive, oui, il arrive qu'un malheur
Excessif nous réserve un retour de fortune.

ORESTE

Tais-toi ; les oracles de Phoibos ne peuvent rien pour moi ;
Voici que cette femme franchit le seuil du temple.

IPHIGÉNIE

Partez, allez préparer dans le temple
Ce qui est nécessaire pour ce sacrifice.
Voici ma missive, il y a plusieurs tablettes,
Étrangers ; je veux que vous écoutiez
Ce que je veux ; il n'est personne qui ne change
Quand il passe de la peur à l'assurance.
Je crains qu'une fois loin de ce pays,
Il ne fasse peu de cas de mon message,
Celui qui doit porter ma lettre à Argos.

ORESTE

Que veux-tu ? Qu'est ce qui te manque ?

IPHIGÉNIE

Qu'il me fasse le serment de transmettre ce mot
À Argos, à ceux des miens qui doivent le recevoir.

ORESTE

Et lui feras-tu la même promesse ?

IPHIGÉNIE

Que dois-je faire ou ne pas faire ? Dis-le moi.

ORESTE

De le faire quitter ce pays barbare sain et sauf.

IPHIGÉNIE

Cela va de soi. Comment fera-t-il sinon, pour la remettre ?

ORESTE

Et le roi de cette terre, y consentira-t-il ?

IPHIGÉNIE

Oui.

Je saurai le convaincre. Je le ferai moi-même embarquer.

ORESTE

Jure-le. Dis-lui d'abord comment formuler son serment.

IPHIGÉNIE

De remettre cette lettre, voilà ce qu'il faut dire, à mes parents.

PYLADE

Je jure de remettre cette lettre aux tiens.

IPHIGÉNIE

Et moi, je te ferai passer les Roches Cyanées.

PYLADE

Par quelle divinité vas-tu le jurer ?

IPHIGÉNIE

Artémis. Je suis sa prêtresse en ce temple.

PYLADE

Et moi, le prince des dieux, le divin Zeus.

IPHIGÉNIE

Si tu oublies ton serment, et me trahis ?

750

PYLADE

Que je ne puisse pas rentrer ; et si tu ne me sauves pas ?

IPHIGÉNIE

Je ne remettrai plus, vivante, les pieds à Argos.

PYLADE

Écoute, il y a une chose que nous avons oubliée.

IPHIGÉNIE

Nous userons d'une autre formule, si cela te convient.

PYLADE

Il y a une chose que nous devons envisager : un naufrage.
La lettre peut être engloutie dans les flots avec
Mes biens, si je suis le seul à ne pas couler ;
Mon serment ne sera plus valable.

IPHIGÉNIE

Sais-tu ce que vais faire ? Mettons toutes les chances de notre côté.
Je te dirai ce qui est écrit sur les tablettes,
Et tu le répéteras mot pour mot à mes parents.
Il n'y aura pas d'accroc. Ou bien tu conserves le message,
Et c'est le contenu muet des tablettes, qui parlera.
Si mes paroles sont englouties dans la mer,
C'est toi qui survivras pour les sauvegarder.

PYLADE

C'est fort bien parlé, pour ce qui est de moi et de toi.
Dis-moi à qui je dois remettre ta missive
À Argos, et ce que je dois lui répéter.

IPHIGÉNIE

Va annoncer à Oreste, le fils d'Agamemnon,
Que celle qui passe pour avoir été sacrifiée,
Iphigénie, est vivante quoique morte à vos yeux.

ORESTE

Où se trouve-t-elle ? Elle est ressuscitée d'entre les morts ?

IPHIGÉNIE

Elle est là, sous tes yeux ; laisse-moi parler...
"Ramène-moi à Argos, mon frère, avant que je meure,
Loin de cette terre barbare, et libère-moi des sacrifices
Sanglants à la déesse, qui me contraint à immoler des étrangers.

ORESTE

Que dire, Pylade ? Où en sommes-nous ?

IPHIGÉNIE

"Ou ta maison sera maudite."

PYLADE

Oreste ?

IPHIGÉNIE

Écoute encore ce nom pour le bien retenir.

PYLADE

Ô dieux...

IPHIGÉNIE

Pourquoi invoquer les dieux ? Cela ne concerne que moi...

PYLADE

Ce n'est rien ; continue, je pensais à autre chose.
Si je te pose des questions, je risque de ne pas y croire.

IPHIGÉNIE

Dis-lui qu'en me remplaçant par une biche,
Artémis m'a sauvée, mon père l'a immolée
En croyant me transpercer de son glaive aiguisé.
Elle m'a transportée ici. Voici mon message,
J'en ai tracé les caractères sur ces tablettes.

PYLADE

Ô toi, qui m'as lié par un serment qui ne me donnera aucun mal,
Il n'en est pas de plus beau que le tien, j'aurai vite fait de la tenir
La promesse que je t'ai faite de la lui donner.
Regarde : je t'apporte et je te remets cette lettre,
Oreste, de la part de ta sœur.

ORESTE

Je la prends ; je n'aurai pas à l'ouvrir,
Je vais d'abord savourer cette joie, plus grande que ces mots,
Ô ma sœur chérie, je suis effaré,
Et te serre dans mes bras incrédules.
Je me sens transporté, en entendant ces merveilles.

CHORUS

Tu as tort, étranger, de toucher la prêtresse de la déesse
En posant tes mains sur ces voiles qu'on ne doit pas effleurer.

ORESTE

Ô ma sœur qui es née d'Agamemnon, mon père
Comme le tien, ne tourne pas la tête,
Voici ton frère, que tu ne croyais pas retrouver.

800

IPHIGÉNIE

Mon frère, toi, à moi ? Ne vas-tu pas te taire ?
C'est Argos ou Nauplie qui se flattent de sa présence.

ORESTE

Ce n'est pas là-bas, malheureuse, qu'il se trouve, ton frère.

IPHIGÉNIE

C'est bien la Laconienne, la Tyndaride qui t'a mis au monde ?

ORESTE

Et le petit-fils de Pélops, mon père.

IPHIGÉNIE

Que dis-tu, en as-tu une preuve ?

ORESTE

Oui, interroge-moi sur notre maison.

IPHIGÉNIE

C'est toi qui dois parler, je verrai à mesure.

ORESTE

Je te dirai d'abord ce que je sais d'Électre,
Tu connais le différend entre Thyeste et Atrée ?

IPHIGÉNIE

Pour un agneau d'or, j'en ai entendu parler.

ORESTE

Sais-tu que tu l'as tissé dans une étoffe à la trame serrée ?

IPHIGÉNIE

Oh, toi qui m'es si cher, tu suis de près ma pensée.

ORESTE

Et cette toile représentant le soleil qui retourne en arrière ?

IPHIGÉNIE

J'ai exécuté ce tableau sur cette belle toile.

ORESTE

Et l'eau du bain que tu as reçue de ta mère.

IPHIGÉNIE

Je sais : un noble hymen ne me l'a pas enlevée.

ORESTE

Que dire encore ? Tu as demandé de porter tes cheveux à ta mère.

IPHIGÉNIE

Un souvenir qu'elle devait ensevelir à ma place.

ORESTE

Je te dis, c'est une preuve décisive, ce que j'ai vu,
L'antique lance de Pélops, dans le palais de mon père,
Qu'il tenait dans sa main quand il a conquis la vierge
De Pise, Hippodamie, en tuant Oenomaos,
Elle est cachée dans ta chambre de vierge.

IPHIGÉNIE

*Ô toi, qui m'es plus cher que personne, car tu l'es,
Pour moi, Oreste, venu de si loin, de ma patrie,
Oreste, toi qui m'aime.*

ORESTE

Je te retrouve, toi que je croyais morte.
Les larmes, les sanglots de joie mouillent
Mes paupières, comme les tiennes.

IPHIGÉNIE

*Ce nouveau-né, je l'ai laissé, laissé, tout petit, dans les
Bras de sa nourrice, tout petit, dans le palais.
Mon âme est saisie d'une joie plus forte que les
Paroles, que dire ? C'est un
Miracle qui dépasse l'entendement.*

ORESTE

Soyons tous les deux heureux ensemble !

IPHIGÉNIE

*Elle est sans exemple, la joie que je ressens, mes amies ;
Je crains qu'elle ne s'enfuie, qu'elle ne s'envole de mes bras
Tout en haut dans l'éther ;
Oh ! Foyer construit par les Cyclopes !
Oh ! Ma patrie, ma chère Mycènes,
Je te suis reconnaissante d'avoir mis au monde, nourri,
D'avoir élevé mon frère, qu'il soit le flambeau
De notre palais.*

ORESTE

Nous avons la chance d'être aussi bien nés, notre destin,
Ma sœur, a fait de nos vies un désastre.

850

IPHIGÉNIE

*Je le sais, pauvre de moi, je l'ai compris quand
Mon misérable père a mis son glaive sur ma gorge.*

ORESTE

Hélas ! Je n'étais pas là, mais j'ai l'impression de t'y voir.

IPHIGÉNIE

*Ce n'était pas pour mes noces, mon frère, que l'on m'amenait
Sous la tente d'Achille, pour entrer
Dans son lit, c'était un subterfuge ;
Tant de larmes et de sanglots, devant l'autel...
Las! Las ! c'était mon eau lustrale !*

ORESTE

J'ai moi-même déploré ce qu'a osé mon père.

IPHIGÉNIE

*Ce n'était pas un père, le père que m'a donné le destin,
Le sort me fait tomber
D'une épreuve à une autre.*

ORESTE

Si tu avais, malheureuse, fait périr ton frère...

IPHIGÉNIE

*Ah ! Quel atroce courage, pauvre de moi ; il était atroce,
Pauvre de moi, atroce, mon frère. Tu as échappé de justesse
À une mort sacrilège, immolé
De mes mains.*

*Comment cela va-t-il se terminer ?
Te trouverai-je une issue,
Un moyen de t'éloigner de ce pays, de cette mort,
De te ramener dans ta patrie à Argos,
Avant qu'un glaive ne trempe dans ton sang,
C'est à toi, à toi, ô, ma pauvre âme,
De le trouver.
Par voie de terre, non sur un vaisseau,
De toutes la vitesse de tes jambes ?
Tu frôleras la mort, en t'avancant parmi des peuples barbares,
Par des chemins qui n'en sont pas. À travers le détroit
Entre les Roches Cyanées, ce sera, par la mer,
Une longue traversée.
Malheureuse, malheureuse,
Quel dieu, malheureux, quel mortel, quelle
Circonstance imprévue,
Ouvrira une voie impraticable,
Aux deux seuls Atrides qui restent,
Les délivrant de leurs maux ?*

LE CORYPHÉE

Ce sont des prodiges au-delà de tout discours.
Que j'ai vus de mes propres yeux, et entendus.

900

PYLADE

Quand un être retrouve un être qui lui est cher,
Oreste, il est normal qu'ils s'embrassent.
Mais cessons là ces effusions, il nous faut songer à
Ce qui porte le beau nom de salut,
Allons-nous en de cette terre barbare.
Un sage ne doit pas laisser passer sa chance, mais saisir
Les occasions, sans perdre son temps à savourer sa joie.

ORESTE

Tu as raison. Je pense que le sort s'y emploiera
Avec nous ; si nous y mettons du nôtre,
Les dieux soutiendront nos efforts.

IPHIGÉNIE

Rien ne m'empêche, et ne me retiendra
De vous demander d'abord ce que devient Électre,
Vous êtes, tous les deux, ce que j'aimais le plus.

ORESTE

Elle est heureuse de vivre avec lui, dans son foyer.

IPHIGÉNIE

Et lui, d'où vient-il ? Qui est son père ?

ORESTE

Strophios, de Phocide, c'est ainsi qu'il s'appelle.

IPHIGÉNIE

Est-ce le fils de la fille d'Atrée, un parent à moi ?

ORESTE

Ton cousin, mon seul véritable ami.

IPHIGÉNIE

Il n'était pas né lorsque mon père m'a tuée.

ORESTE

Non, à ce moment-là Strophios n'avait pas d'enfant.

IPHIGÉNIE

Je te salue, ô mari de ma sœur.

ORESTE

Il m'a sauvé, ce n'est pas que mon parent.

IPHIGÉNIE

Comment as-tu osé t'en prendre d'une façon si atroce à ta mère ?

ORESTE

N'en parlons pas ; j'ai vengé mon père...

IPHIGÉNIE

Mais pourquoi a-t-elle tué son mari ?

ORESTE

Laissons-là ma mère ; mieux vaut que tu ne le saches pas.

IPHIGÉNIE

N'en parlons plus. Argos te suit-elle à présent de ses yeux ?

ORESTE

C'est Ménélas qui règne ; nous avons dû fuir notre patrie.

IPHIGÉNIE

Est-il entré de force dans notre palais délabré ?

ORESTE

Non, la crainte des Érinyes m'a chassé de mon pays.

IPHIGÉNIE

C'est pour cela qu'on m'a annoncé que tu délirais sur nos rivages ?

ORESTE

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je souffre ainsi.

IPHIGÉNIE

J'ai compris, ces déesses te harcelaient à cause de ta mère.

ORESTE

Elles m'ont mis un mors sanglant à la bouche.

IPHIGÉNIE

Comment as-tu échoué sur cette terre ?

ORESTE

C'est sur l'ordre d'un oracle d'Apollon que j'y ai débarqué.

IPHIGÉNIE

Pour quoi faire ? Peux-tu le dire ou dois-tu me le cacher ?

ORESTE

Je vais te le dire ; c'est de là que viennent mes malheurs.
Quand ma main fut souillée par les malheurs que je
Dois à ma mère, et dont je ne puis parler, je n'ai cessé
D'être traqué par les Érinyes, jusqu'à ce que Loxias
M'ait fait venir à Athènes, où je devais répondre
De mes actes devant les déesses qu'on ne peut nommer.
Il y a là un tribunal sacré, que Zeus a fondé
Pour Arès, dont les mains étaient souillées de sang.
Quand j'y suis arrivé, aucun citoyen n'a
Voulu me recevoir, j'étais haï des dieux ;
D'autres m'ont traité avec respect, m'ont offert une table
À laquelle j'étais seul assis, ils vivaient sous le même toit,

On faisait en sorte de ne pas avoir à me parler,
Je mangeais et buvais à part.
Chacun avait droit à un grand vase rempli
De jus de Bacchos, qui les mettait en joie.
Je ne tenais pas à les mettre dans l'embarras,
Je souffrais en silence, et feignais de ne pas m'en apercevoir,
Je me lamentais d'être le meurtrier de ma mère.
J'ai appris qu'en souvenir de mes malheurs, les Athéniens
Ont créé une fête, et que le peuple de Pallas
Continue m'honorer avec des vases d'une conge*.
Quand je suis monté sur la colline d'Arès, pour mon
Procès, je me suis assis sur l'un des sièges,
Et la plus vieille des Érinyes sur l'autre.
Après ma plaidoirie et la présentation des charges,
Phoibos m'a sauvé, avec son témoignage ; Pallas,
De sa main, a rétabli l'égalité des suffrages.
J'ai été acquitté par le tribunal de sang.
Les Érinyes qui ont accepté cette sentence,
Ont choisi, pour leur temple, un endroit près du tribunal.
Celles qui n'ont pas consenti à l'admettre,
N'ont cessé de me pourchasser, sans aucun répit,
Jusqu'à ce que j'aie atteint le territoire sacré de Phoibos.
Je me suis couché devant son sanctuaire, en faisant
Le serment de m'y laisser mourir de faim,
Si Phoibos n'assurait pas mon salut, après avoir causé ma perte.
Faisant entendre sa voix du haut d'un trépied d'or,
Il m'a envoyé chercher ici une statue tombée
Du ciel, pour la dresser sur le sol d'Athènes.
Aide-nous à venir à bout de cette mission qui doit assurer
Mon salut. Si nous nous emparons de la statue de la déesse,
Je cesserai de délirer je te ramènerai sur un bateau poussé par
De nombreux rameurs, à Mycènes.
Ô toi qui m'es si chère, ô ma sœur,
Redresse notre maison paternelle, sauve-moi ;
C'en est fait de moi, et des Pélopidés,
Si nous ne nous emparons pas de la statue de la déesse.

LE CORYPHÉE

L'épouvantable colère des dieux a débordé sur la
Race des Tantalides, en lui infligeant bien des souffrances.

IPHIGÉNIE

J'avais, avant que tu arrives, un profond désir
De retrouver Argos et de te voir, mon frère.
Je veux, comme toi, te délivrer de tes souffrances,
Et relever, sans aucun ressentiment contre celui qui
M'a tuée, relever notre maison paternelle délabrée.
J'épargnerai à mes mains la souillure de t'avoir immolé,
Et je sauverai notre palais ; mais je crains de ne pas tromper
La vigilance d'Artémis et du roi, quand il
Trouvera le piédestal de pierre sans la statue.
Comment échapper à la mort ? Que pourrai-je dire ?
Mais si tu parvenais, à la fois, à m'emmener,
Ainsi que la statue, au vaisseau à la belle 1000
Poupe, tu auras pris un risque magnifique ;
Si tu ne peux venir à bout de ces deux tâches, si je suis perdue,
Et si tu peux revenir, en ayant accompli ta mission,
Je n'hésite pas, même si je dois mourir
En te sauvant ; lorsqu'un homme succombe,
Les siens portent son deuil, une femme, ce n'est pas grave.

ORESTE

Je ne serai pas l'assassin de ma mère et le tien ;
C'est assez de son sang, je veux, en parfaite
Communion avec toi, vivre ou périr.
Je t'emmènerai, si je parviens moi-même à m'enfuir d'ici,
Ou je resterai pour t'accompagner dans la mort.
Écoute ce que j'en pense : si cela contrariait
Artémis, comment se fait-il qu'Apollon m'ait envoyé ici
Dans sa prophétie, pour rapporter cette statue, à la terre de Pallas
(.....*Et qu'Artémis m'ait permis.....*)
De contempler ton visage ? En me fondant sur tous
Ces indices, j'ai conçu l'espoir de rentrer chez nous.

IPHIGÉNIE

Comment ferons-nous donc pour ne pas mourir,
Et prendre ce que nous voulons ? Cela compromet
Notre retour au foyer, quoi que nous en ayons.

ORESTE

Nous serait-il possible de tuer le tyran ?

IPHIGÉNIE

C'est affreux ce que tu dis, un étranger ne peut tuer son hôte.

ORESTE

Si mon salut et le tien en dépendent, il faut en prendre le risque.

IPHIGÉNIE

Ça m'est impossible, mais j'admire ta résolution.

ORESTE

Et si tu me cachais discrètement dans le temple ?

IPHIGÉNIE

Pour nous enfuir en profitant de l'obscurité ?

ORESTE

La nuit appartient aux voleurs, le jour met en lumière la vérité.

IPHIGÉNIE

Il y a des gardiens dans le temple, nous ne passerons pas inaperçus.

ORESTE

Hélas ! Nous sommes perdus ; comment nous en tirer ?

IPHIGÉNIE

Je crois disposer d'un subterfuge inédit.

ORESTE

Lequel ? dis-moi à quoi tu penses, que je me fasse une idée.

IPHIGÉNIE

Je vais utiliser les crises où tu délires.

ORESTE

Les femmes s'y entendent à trouver des stratagèmes.

IPHIGÉNIE

Je dirai que tu arrives d'Argos après avoir tué ta mère.

ORESTE

Vas-y, sers-toi de ma détresse, si cela t'arrange.

IPHIGÉNIE

Nous dirons qu'il n'est pas permis de t'immoler à la déesse.

ORESTE

Pourquoi donc ? Je m'en doute un peu.

IPHIGÉNIE

Parce que tu es impur : la piété m'inspirera cette crainte.

ORESTE

En quoi cela nous permettra-t-il de prendre la statue ?

IPHIGÉNIE

Je te ferai purifier avec de l'eau de mer.

ORESTE

La statue, que nous sommes venus chercher, restera dans le temple.

IPHIGÉNIE

Je dirai de la purifier parce que tu l'auras touchée.

ORESTE

Où donc ? Dans cette baie qui s'enfonce dans les terres ?

IPHIGÉNIE

Là où mouille ton navire aux amarres de lin.

ORESTE

Est-ce toi — et qui d'autre — qui portera la statue dans ses mains ?

IPHIGÉNIE

Moi, ce n'est que moi qui aie le droit de la toucher.

ORESTE

Et que devra faire Pylade de son côté ?

IPHIGÉNIE

Nous dirons qu'il a été comme toi souillé dans ce meurtre.

ORESTE

Agiras-tu ou non à l'insu du roi ?

IPHIGÉNIE

Je saurai le convaincre ; je ne peux le faire à son insu.

ORESTE

Il y aura là mon bateau avec les rameurs à leur bancs de nage. 1050

IPHIGÉNIE

À toi de veiller à ce que tout soit prêt.

ORESTE

Nous n'avons besoin que d'une chose, que ces femmes se taisent.
Parler-leur, essaye de trouver les mots pour les
Convaincre ; une femme a le don de se lamenter.
Quant au reste, nous avons tout pour réussir.

IPHIGÉNIE

Ô vous qui m'êtes si chères, je me tourne vers vous ;
Cela dépend de vous, que nous y arrivions,
Ou que nous échouions, et soyons privées
De notre chère patrie, de mon frère, et de ma sœur chérie.
Je vais vous dire tout d'abord ceci :
Nous sommes femmes, liées par une affection naturelle,
Quand il y va de notre salut, nous nous serrons les coudes.
Gardez le silence, et aidez-nous à nous
Échapper. Il est beau de savoir tenir sa langue.
Regardez : nous sommes tous trois des êtres qui s'aiment et vont
Connaître le même sort : regagner leur patrie ou mourir.
Si je m'en sors, tu partageras mon destin,
Je te ramènerai en Grèce. Je vous en supplie, en te touchant, à toi,
La main droite, à toi, ta chère joue, et à toi,
Les genoux, par ce que vous avez de plus cher dans vos foyers,
Votre mère, votre père, et vos enfants, si vous en avez.
Que décidez-vous ? Qui en tombe d'accord ? Qui refuse ?
Dites-le moi, car si vous n'approuvez pas mes paroles,
Je suis perdue, ainsi que que mon pauvre frère.

LE CORYPHÉE

Sois tranquille, ma chère maîtresse, il suffit que tu sois sauvée !
Je ne soufflerai mot de tout cela — je prends
Le grand Zeus à témoin — comme tu le demandes.

IPHIGÉNIE

Trouvez-vous bien de vos paroles, et soyez heureuses.
Entrez, toi et toi, dans le temple.
Le roi de ce pays ne va pas tarder à venir voir ce qu'il
En est du sacrifice et si les étrangers ont été immolés.
Ô souveraine, qui m'as sauvée, dans les vallons d'Aulis,

De la main terrible, meurtrière de mon père.
Sauve-moi encore, et sauve-les ; la bouche de Loxias
Cessera d'être infallible pour les mortels.
Accepte de quitter ce pays barbare,
Pour Athènes ; il ne te convient pas de rester ci,
Quand tu peux demeurer dans une cité heureuse.

LE CHŒUR

*Oiseau qui, près des écueils de pierre
De la mer, Alcyon,
Aux tristes mélodies,
Dans tes chants qu'entendent ceux qu'iles comprennent,
Tu te lamentes toujours en cadence sur ton époux,
Et moi je reprends tes
Chants, oiseau sans ailes,
Je languis des fêtes en Grèce,
Je me languis d'Artémis des accouchements,
Qui demeure près des hauteurs du Cynthe,
Du palmier touffu,
Du laurier vigoureux,
Des branches de l'olivier gris vert,
Des douleurs de Léto, qui te sont chères,
Du lac dessinant un cercle, aux eaux
Tourbillonnantes, où le cygne harmonieux
Cultive les Muses.*

1100

*Ô, intarissables flots de larmes,
Tombés sur nos
Joues, quand, les tours
Effondrées, j'ai embarqué sur les vaisseaux
De nos ennemis, avec leurs avirons, hérissés de lances,
Vendue pour de l'or,
J'ai échoué dans une terre barbare,
Où je sers la fille d'Agamemnon,
Prêtresse de la déesse
Qui tue les biches ;
Sur ses autels, on n'immole pas de brebis,
J'envie la détresse de ceux
Qui n'ont connu que le malheur ; il ne souffre guère,
Celui qui a été nourri dans les douleurs.
L'infortune, c'est le changement ;
Être malmené lorsqu'on est heureux, cela revient
Chez les mortels, à sentir le poids de l'existence.
Toi, maîtresse, un vaisseau Argien
De cinquante rameurs, va te ramener chez toi ;*

*La flûte stridente, aux joints de cire,
De Pan sur les montagnes,
Donnera la cadence des rames,
Phoibos, le devin, en chantant
Au son de la lyre à sept cordes,
Te conduira infailliblement
Vers la riche terre des Athéniens.
Me laissant là, tu
Avanceras au bruit des rames ;
Les câbles déploieront au vent les voiles, au-dessus
Du beau-pré, pour donner de la
Vitesse au vaisseau.*

*Si je pouvais prendre la piste étincelante
Où s'avancent les feux du soleil ;
Au-dessus de ma demeure,
J'arrêteraï mes ailes, sur mon dos,
Pour m'y poser,
Je me tiendrais, dans les chœurs,
Jeune fille, à de brillantes noces,
Détournant mes pas de ma mère chérie,
Je me joindrais aux groupes de mes compagnes,
Où nous rivaliserions de grâce,
Libérant nos chevelures épaisses,
Je m'élancerais ; m'enveloppant de voiles
Chatoyants et de mes tresses,
J'ombrageais mes joues.*

1150

THOAS

Où est-elle, la gardienne de ce temple, la
Grecque ? A-t-elle déjà consacré les étrangers ?
Dans l'enclos sacré, leurs corps flambent-ils ?

LE CORYPHÉE

La voici, prince, elle va tout t'expliquer.

THOAS

Quoi ?
Pourquoi portes-tu dans tes bras la statue de la déesse
Hors de sa base fixe, fille d'Agamemnon ?

IPHIGÉNIE

Arrête-toi, prince, au seuil de ce temple.

THOAS

Que s'est-il passé, Iphigénie, à l'intérieur ?

IPHIGÉNIE

Je crache ; la piété m'impose cette parole.

THOAS

Qu'y a-t-il de nouveau ; parle-moi clairement.

IPHIGÉNIE

Vous avez, prince, capturé des victimes impures.

THOAS

Est-ce une impression ? Ou comment le sais-tu ?

IPHIGÉNIE

La statue de la déesse s'est retournée sur sa base.

THOAS

D'elle-même, ou sous l'effet d'un tremblement de terre ?

IPHIGÉNIE

D'elle-même ; et elle a fermé les yeux.

THOAS

Pour quelle raison ? À cause d'une souillure des étrangers ?

IPHIGÉNIE

Oui, pour aucune autre raison, ils ont commis un crime affreux.

THOAS

Ont-ils tué un barbare au bord de la mer ?

IPHIGÉNIE

Ils ont versé le sang chez eux.

THOAS

De qui ? Je brûle de le savoir.

IPHIGÉNIE

Ils ont tué tous les deux leur mère avec le même glaive.

THOAS

Par Apollon, personne n'aurait osé le faire en pays barbare.

IPHIGÉNIE

Ils ont été poursuivis et chassés de la Grèce.

THOAS

Pourquoi emportes-tu la statue dehors ?

IPHIGÉNIE

Pour l'exposer à l'air pur, et la mettre hors de portée de ce sang.

THOAS

Comment as-tu compris qu'ils étaient souillés tous les deux ?

IPHIGÉNIE

Ils m'ont tout avoué quand la statue de la déesse s'est retournée.

THOAS

La Grèce a fait de toi une fine mouche, ça saute aux yeux.

IPHIGÉNIE

Ils avaient pourtant essayé de m'amadouer.

THOAS

Te donnaient-ils d'Argos des nouvelles agréables ?...

IPHIGÉNIE

Mon seul frère Oreste était heureux.

THOAS

Pour que, transportée de joie, tu les relâches...

IPHIGÉNIE

Mon père était vivant et tout lui réussissait.

THOAS

Tu as bien sûr pris le parti de la déesse.

IPHIGÉNIE

Je hais la Grèce qui a causé ma perte.

THOAS

Qu'allons-nous faire d'eux ? Dis-le moi.

IPHIGÉNIE

Nous devons respecter la loi de ce pays.

THOAS

Faut-il te préparer ton eau lustrale et ton épée ?

IPHIGÉNIE

Je veux d'abord les laver afin de les purifier.

THOAS

À l'eau de source ou dans la mer ?

IPHIGÉNIE

La mer entraîne toutes les souillures des hommes.

THOAS

Ils seront plus présentables aux yeux de la déesse.

IPHIGÉNIE

Et c'est ainsi que je l'entends.

THOAS

La mer ne pénètre-t-elle pas jusqu'au pied du temple ?

IPHIGÉNIE

Je dois être seule ; c'est à moi de faire le reste.

THOAS

Mets-toi où tu veux ; je ne tiens pas à voir les mystères.

IPHIGÉNIE

Je dois purifier aussi la statue de la déesse.

THOAS

Parce qu'elle a été contaminée par la souillure du parricide. 1200

IPHIGÉNIE

Je ne l'aurais pas, sinon, enlevée de son socle.

THOAS

Ta piété et ta sagesse sont exemplaires.
Notre cité a bien raison de t'admirer.

IPHIGÉNIE

Sais-tu ce qu'il me faut à présent ?

THOAS

C'est à toi de me le dire.

IPHIGÉNIE

Mets des chaînes aux étrangers.

THOAS

Où pourraient-ils s'enfuir ?

IPHIGÉNIE

On ne peut faire confiance aux Grecs.

THOAS

Mettez-leur des fers, mes serviteurs.

IPHIGÉNIE

Qu'on me les amène.

THOAS

Tout de suite ...

IPHIGÉNIE

Couvre-leur la tête.

THOAS

Pour la cacher aux feux du soleil...

IPHIGÉNIE

Donne-moi une escorte.

THOAS

Ces gens seront tes témoins.

IPHIGÉNIE

Envoie quelqu'un dire aux citoyens...

THOAS

Quoi donc ?

IPHIGÉNIE

De tous rester chez eux.

THOAS

Pour ne pas s'exposer à cette souillure.

IPHIGÉNIE

Elle serait inévitable.

THOAS

Va donner toi-même tes instructions.

IPHIGÉNIE

Que personne ne s'approche à portée de regard...

THOAS

Tu veilles sur mon peuple.

IPHIGÉNIE

Surtout pas ceux qui me sont les plus chers...

THOAS

C'est pour moi que tu le dis.

IPHIGÉNIE

Reste ici, toi, devant le temple, pour la déesse.

THOAS

Que dois-je faire ?

IPHIGÉNIE

Purifie le sanctuaire avec une torche.

THOAS

Pour que tu le retrouves sans tache ?

IPHIGÉNIE

Et quand ils s'avanceront...

THOAS

Que dois-je faire ?

IPHIGÉNIE

Cacher tes yeux sous un voile.

THOAS

Pour qu'il ne m'arrive rien ?

IPHIGÉNIE

Et si tu as l'impression que je m'attarde.

THOAS

Quel est le délai que je dois me fixer ?

IPHIGÉNIE

Ne t'étonne de rien.

THOAS

Prends tout le temps qu'il faut pour la déesse.

IPHIGÉNIE

Que cette purification produise l'effet que je souhaite.

THOAS

C'est ce que je souhaite.

IPHIGÉNIE

Voici que les étrangers quittent le temple, ainsi que les instruments
Du culte de la déesse : de tout jeunes agneaux, pour laver de leur
Sang la souillure du sang, l'éclat des flambeaux, et tout ce que j'ai
Préparé pour la purification des étrangers et de la déesse.

Je prie les citoyens de se tenir à l'écart de cette infection,
Si un gardien du temple garde ses mains pures pour les dieux,
Ou si quelqu'un vient se marier, ou si une femme porte un enfant,
Fuyez, écarterez-vous, que cette tache ne vous éclabousse pas.

Ô vierge, fille de Zeus et de Léto, ma maîtresse, si je les lave
De leur crime, et les sacrifie où il faut, tu résideras dans un sanctuaire
Sans tache, et nous serrons heureux. je ne dis pas le reste, mais
Je parle à ceux qui en savent plus, aux dieux, et à toi, Déesse.

LE CHŒUR

*Ô magnifiques enfants de Léto,
Qu'a mis au monde la Délienne, dans des vallons fertiles,
Le dieu aux cheveux d'or,
Maître dans le maniement de la lyre, et toi qui, à l'arc,*

*Te flattes de toujours atteindre ton but, elle les emmena
Aussitôt de la colline au bord de la mer,
Abandonnant l'illustre endroit de sa délivrance,
Au sommet, où l'on célèbre
Dionysos, du Parnasse,
Là où le serpent bigarré, couleur de vin,
À l'ombre d'une cuirasse de laurier vivace,
Monstre énorme, né de la terre, gardait
L'oracle chthonien.*

*C'est toi, encore enfant, qui courais encore
Te jeter dans les bras de ta mère chérie,
Qui l'as tué, Phoibos, tu as pris place
Sur le siège divinatoire,
Tu es assis sur le trépied
En or, le trône infallible,
Où l'on dispense des oracles
Aux mortels du fond des sanctuaires
Prophétiques, près des courants de
Castalie, maître du temple au centre du monde.*

1250

*Quand il eut écarté Thémis, la fille
De Gaïa, de l'oracle divin de Pytho,
La terre fit apparaître, la nuit,
Des figures, dans les songes,
Qui, pour nombre de mortels,
Au cœur des ténèbres de leur
Sommeil, leur dévoilait ce qui les
Attendait, le présent et le passé, Gaia
Avait enlevé le privilège de la divination
À Phoibos, pour venger sa fille.
Notre dieu se précipita à toutes jambes sur l'Olympe,
Entoura de ses petits bras le trône de Zeus,
Le suppliant d'écarter du temple de Pythô
La colère chthonienne de la déesse,
Il éclata de rire : l'enfant avait vite fait
De prendre pied et de s'introduire
Dans un sanctuaire plein d'or et de s'en rendre maître ;
Il secoua sa chevelure,
Mit fin aux visions nocturnes
Et libéra les mortels
Des oracles qui hantaient leurs nuits,
Rendit ses honneurs
À Loxias,
Aux mortels la confiance dans le chant
Des oracles qui attire des foules de fidèles.*

LE MESSAGER

Ô gardiens, desservants des autels,
Où se trouve Thoas, le roi de ce pays ?
Ouvrez grand les portes aux gonds solides et appelez
Le souverain de cette terre, qu'il sorte du palais.

LE CORYPHÉE

Qu'y a-t-il ? Si je puis prendre la parole sans qu'on me le dise ?

LE MESSAGER

Ils sont partis ces deux jeunes gens,
En suivant les indications de la fille d'Agamemnon,
Ils se sont enfuis de ce pays, avec la statue
Sacrée, à l'intérieur d'un vaisseau grec.

LE CORYPHÉE

C'est difficile à croire : le roi de ce pays
Que tu veux voir, a quitté le temple.

LE MESSAGER

Pour aller où ? Il faut qu'il apprenne ce qui s'est passé.

LE CORYPHÉE

Nous l'ignorons ; mais va, et pars à sa recherche,
Jusqu'à ce que tu l'aies trouvé, pour le lui dire.

LE MESSAGER

Vous voyez comme on peut se fier à la race des femmes ?
Vous avez, vous aussi, permis ce subterfuge.

LE CORYPHÉE

Tu déliras ; que nous importe l'évasion des étrangers ?
Qu'attends-tu pour aller frapper au palais de nos maîtres ?

1300

LE MESSAGER

Pas avant que l'interprète nous ait dit
Si le roi de ce pays est là, ou non.

Oh ! Hé ! Ouvrez les verrous là-dedans !
Faites savoir à votre roi que je suis
À vos portes, j'apporte mon poids de mauvaises nouvelles.

THOAS

Qui beugle ainsi devant le temple de la déesse,
Tambourinant aux portes ? On ne s'entend plus à l'intérieur.

LE MESSAGER

Oh !
Ces femmes disaient, pour que je m'en aille,
Que tu étais parti ; et tu étais là.

THOAS

Quel intérêt avaient-elles à le faire ?

LE MESSAGER

Je te le dirai après; il est plus urgent
D'écouter ce qui se passe ; la vierge qui desservait
Là-dedans les autels, Iphigénie, a quitté
Ce pays avec les étrangers, et la statue sacrée
De la déesse ; ces purifications n'étaient qu'un subterfuge.

THOAS

Que dis-tu ? Quel vent l'y a poussée ?

LE MESSAGER

C'est pour sauver Oreste ; tu ne vas pas en revenir.

THOAS

Qui ? Celui que la Tyndaride a mis au monde ?

LE MESSAGER

Celui que la déesse a consacré à ses autels.

THOAS

C'est prodigieux ! Quel autre mot trouver ?

LE MESSAGER

Ne te braque pas là-dessus. Écoute-moi, plutôt ;
Concentre-toi sur ce que je t'ai dit, et réfléchis au moyen
De partir aux trousses des étrangers et les attraper.

THOAS

Tu as raison, parle ; il leur reste trop du chemin à faire
Pour arriver au port, ils ne pourront échapper à nos armes.

LE MESSAGER

Une fois arrivés au rivage, où le
Vaisseau d'Oreste était caché, à l'ancre, la fille
D'Agamemnon nous a fait signe, à nous qui
Qui l'escortions, suivant tes ordres, et tenions
Les prisonniers enchaînés, de nous tenir à l'écart tandis qu'elle
Offrait un sacrifice par le feu, et procédait à la purification.
Elle a pris, elle, les chaînes de deux prisonniers dans ses mains,
Et les a suivis. Ça nous a paru suspect,
Mais tes serviteurs n'y ont pas vu d'inconvénient.
Au bout d'un certain temps, pour nous faire croire qu'elle
Faisait autre chose, elle a lancé des cris, chanté une incantation
Barbare, comme si elle lavait une souillure.
Comme cela faisait longtemps que nous attendions,
Nous nous sommes mis à craindre que les étrangers ne se soient
Libérés de leurs chaînes, l'aient tuée, et n'aient pris la fuite.
Mais, de peur de voir des choses interdites, nous restions assis,
En silence ; à la fin, nous nous sommes concertés,
Et avons rejoint l'endroit où ils étaient, malgré l'interdiction.

Nous avons vu alors un navire grec, les rames
Levées en l'air comme des ailes, pour battre l'eau,
Cinquante marins aux tolets, les tenant bien
En mains ; les deux jeunes gens, libérés de leurs
Chaînes, se tenaient derrière la poupe.
Les uns maintenaient la proue avec des gaffes, d'autres 1350
Accrochaient l'ancre au bossoir, tiraient les amarres,
Abaissaient l'échelle vers la mer
Pour la mettre à portée des deux étrangers.
Sans nous poser de questions, quand nous nous sommes aperçus
De leurs manigances, nous avons attrapé l'étrangère
Et les amarres, nous avons essayé d'arracher
Les gouvernails à ce vaisseau à la belle poupe.
Les langues allaient bon train : "Pourquoi partez-vous
Avec la statue que vous avez volée, et notre prêtresse ?
Qui es-tu, et pour quelle raison l'emmènes-tu d'ici ?"
Il disait, lui : "Je suis son frère, Oreste, si tu veux le savoir,
Le fils d'Agamemnon, je ramène avec moi,
Ma sœur que j'ai perdue, elle a été arrachée à son foyer."
Nous ne tenions pas moins fort l'étrangère,
Et nous voulions la forcer à nous suivre,
Malgré les coups qui pleuvaient sur notre figure.
Ils n'avaient, comme nous, pas d'armes à
La main ; mais leurs poings faisaient un bruit sourd,
Et, de leurs pieds, tous les deux, ils

Nous frappaient aux côtes et au foie.
Au premier contact, nous n'en pouvions plus,
Tout marbrés d'horribles ecchymoses,
Nous nous enfuyions vers les hauteurs, avec des blessures
À la tête, ou autour des yeux.
Perchés au sommet, nous avons repris le combat,
Prudemment, en lançant des pierres.
Mais des archers, installés sur la poupe,
Nous décochaient leurs flèches ; nous nous sommes repliés.
À ce moment-là, une énorme vague les a rapprochés de
La côte, la jeune fille craignant de se mouiller les jambes,
Oreste la prit sur son épaule gauche,
S'avança dans la mer, bondit sur l'échelle,
Déposa sa sœur à l'intérieur du vaisseau aux planches solides,
Avec la statue tombée du ciel, à l'image de la fille
De Zeus. Un cri s'éleva du milieu du
Navire : "Ô marins de ce vaisseau grec,
Prenez vos rames et faites blanchir les vagues,
Nous avons ce pourquoi nous avons franchi
Le dangereux passage des Symplégades !"
Gémissant joyeusement sous l'effort,
Ils ont frappé la mer. Tant qu'ils se trouvait à l'intérieur
Du port, ils avançaient ; au moment de passer le goulet,
Ils trouvent une forte houle, qui les fait tanguer ;
Un vent puissant force le vaisseau
À reculer ; les rameurs tenaient bon,
S'arc-boutant contre les vagues, en déferlant,
Elles le poussaient vers le rivage.
La fille d'Agamemnon, debout, se mit à prier : "Ô fille de Léo,
Sauve-moi, moi, ta prêtresse, et ramène-moi en Grèce,
Hors de ce pays barbare, pardonne mon larcin.
Tu aimes bien ton frère, déesse,
Permetts que j'aime aussi les miens."
Les marins reprenaient les prières de la jeune fille
Entonnant leur péan. Les bras dégagés jusqu'au épaules,
Ils prirent leurs rames, obéissant à un ordre.
Peu à peu, le navire s'approchait des rochers.
Certains d'entre nous se jetaient à la mer,
Les autres essayaient d'accrocher des amarres.
J'ai décidé, moi, de venir te voir ici,
Mon roi, pour t'apprendre ce qui se passait là-bas.
Prends donc tes chaînes et des cordes, et vas-y,
À moins que les vents et la mer ne se calment,
Les étranger n'ont aucune chance de s'en sortir.

Le Seigneur de la mer, le divin Poséidon,
En tient pour Ilion, et s'attaque aux Pélopides,
Il va mettre maintenant le fils d'Agamemnon,
Entre tes mains, semble-t-il, et celles
De tes sujets, ainsi que sa sœur que tu as prise, oubliant
Son sang qui devait être versé à Aulis, à trahir la déesse.

LE CORYPHÉE

Malheureuse Iphigénie, tu mourras ainsi que
Ton frère, une fois retombée entre les mains du roi.

THOAS

Vous tous, citoyens de ce pays barbare,
Allez ! Qu'attendez-vous pour brider vos chevaux,
Galoper jusqu'au rivage, et vous emparer du
Vaisseau grec qui va être drossé
À la côte ; si vous faites vite, avec l'aide de la
Déesse, vous capturerez ces étrangers sans religion,
Vous mettrez à l'eau vos embarcations rapides ;
En les pourchassant sur terre et sur mer,
Vous les prendrez, nous les précipiterons alors
Sur les aspérités des rochers, ou nous les empalerons.

Et vous, qui étiez au courant de leurs projets,
Femmes, nous vous châtierons, dès que
Nous aurons du temps ; pour le moment,
Nous devons, sans tarder, parer au plus pressé.

ATHÉNA

Où, mais où te pars-tu à leurs trousses, roi
Thoas ? Écoute ce qu'Athéna va te dire.
Renonce à cette traque, cesse d'exhorter les flots de ton armée.
C'est pour obéir aux oracles de Loxias, qu'Oreste
Est venu ici, et pour fuir la rage
Des Érinyes, ramener sa sœur à Argos,
Apporter cette statue sacrée sur mon sol,
Afin de mettre fin aux souffrances qu'il endure.
C'est à toi que je m'adresse : Oreste que tu veux
Capturer sur la mer déchaînée, et mettre à mort,
Déjà, Poséidon, pour m'obliger, le laisse repartir
À la rame, sur une mer sans vagues.

Écoute, Oreste, ce que j'ai à te dire —
Même absent, tu entends ta déesse —
Pars avec la statue et ta sœur.
Quand tu parviendras à Athènes, la ville fondée par les dieux,

Il est un endroit aux confins de
 L'Attique, près des crêtes de Carystos,
 Un lieu sacré que mon peuple appelle "Halai".
 Construis-y un temple où tu placeras cette statue,
 Le nom de Tauride donné à cette terre rappellera les souffrances
 Que tu as endurées en parcourant la Grèce
 Sous l'aiguillon des Érinyes, les mortels y invoqueront et
 Célébreront l'Artémis Tauropole.
 Tu y fonderas ce rite ; durant ses fêtes,
 Pour expier ton immolation, l'on touchera avec une
 Épée le cou d'un homme, qui saignera un peu, par scrupule
 Religieux, afin que l'honneur de la déesse ne soit pas entamé.
 Quant à toi, Iphigénie, près des paliers sacrés de la colline
 Du Brauron, tu garderas les clés de son temple.
 C'est là que tu seras ensevelie à ta mort, on t'y consacrerà
 Les splendides tissus que laisseront chez elles les femmes
 Mortes au cours de leur accouchement. Et je te prie
 De laisser partir de ce pays ces Grecques,
 Elles ont le cœur droit (.....
) Je t'ai déjà sauvé
 Sur l'Aréopage, en t'assurant, par mon vote,
 L'égalité des voix, Oreste ; et l'on y gardera cette règle,
 Qu'il suffit d'obtenir la moitié des suffrages pour être acquitté.
 Emmène donc ta sœur loin de cette terre,
 Fils d'Agamemnon. Et ne leur en veux pas, Thoas.

THOAS

Souveraine Athéna, celui qui entend les
 Paroles des dieux, et n'obtempère pas, n'a pas toute sa tête.
 Je ne garde aucun ressentiment contre Oreste et sa sœur
 Pour s'être échappés avec la statue de la déesse ; à quoi bon
 Résister à la volonté des dieux, qui ont la force pour eux ?
 Qu'ils partent avec la statue de la déesse pour ton
 Pays, qu'ils installent sa représentation sous de bons auspices.
 Je vais envoyer ces femmes dans la Grèce
 Heureuse, comme tu m'y invites.
 Je renonce à lever les armes contre les étrangers, ainsi qu'à
 Lancer mes barques à leur poursuite, puisque tu le trouves bon.

ATHÉNA

C'est bien ; la fatalité l'emporte sur toi, et sur les dieux.
 Allez, ô vents, poussez le fils d'Agamemnon
 Vers Athènes ; je pars avec vous pour
 Veiller sur la statue sacrée de ma sœur.

LE CORYPHÉE

Partez, après cette providentielle
Délivrance, soyez heureuses,
Ô Pallas Athéna, révérée chez les
Immortels comme chez les mortels,
Nous obéirons à tes ordres.
Elle sont inespérées et douces les voix
Qui parviennent à mes oreilles.
Ô grande et sainte Victoire, puisses-tu
Dominer ma vie,
Et ne pas cesser de la couronner.

* une conge : environ trois litres



René Biberfeld - 2015